

4<sup>e</sup> Année - N° 139.

Le numéro : 25 centimes

14 Juin 1917.

# LE PAYS DE FRANCE



Organe des  
ETATS  
GÉNÉRAUX  
DU  
TOURISME

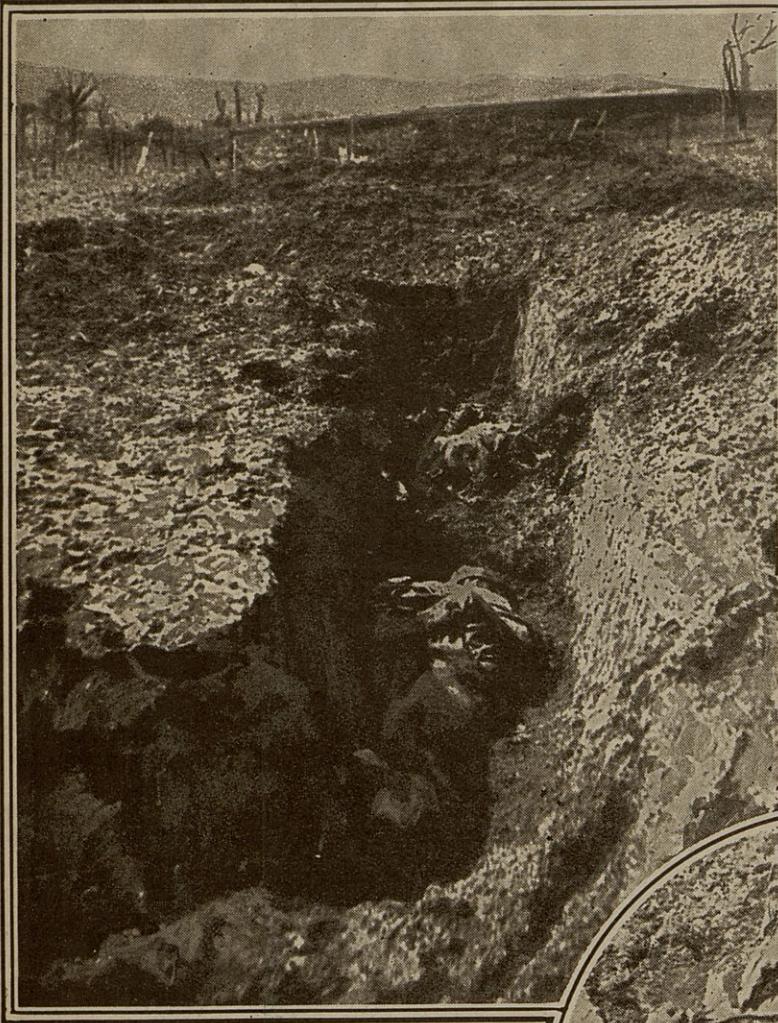
Abonnement pour la France... 15 Frs

G. de Cauflieb

Abonnement pour l'Etranger... 20 Frs.

Édité par  
**Le Matin**  
2, 4, 6  
boulevard Poissonnière  
PARIS

## LA CONQUÊTE DU PLATEAU DE CRAONNE



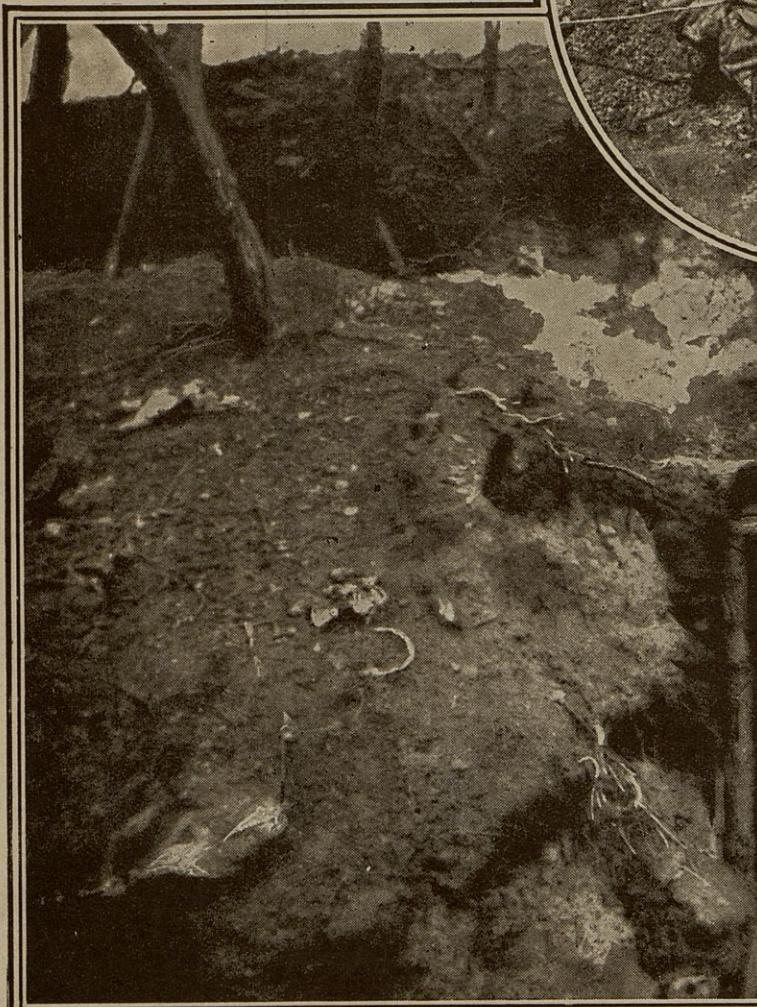
Nos hommes trouvèrent remplie de cadavres boches cette tranchée ouverte derrière le monument de Craonne.



Après une longue inaction notre cavalerie est impatiente de montrer sa valeur ; en voici un escadron qui attend le boute-selle.



Les premiers blessés des récents combats sur le chemin des Dames se dirigent vers une ambulance à l'arrière.



Le plateau de Craonne, que nous avons arraché aux Allemands, et qu'ils essaient tous les jours de nous reprendre, est relié au système des plateaux voisins par une sorte d'isthme, que couvrait la ferme d'Hurtelbise, dont le nom revient fréquemment dans les communiqués. Les Boches avaient exécuté là des travaux formidables. Nos photographies en donnent un aperçu. En bas, c'est l'entrée de longues galeries souterraines qui reliaient différentes positions ; à la profondeur où elles sont creusées, les obus ne pouvaient rien contre elles. Dans le médaillon : un poste de secours boche effondré sur son dernier occupant.

# LE PAYS DE FRANCE

## LA SEMAINE MILITAIRE

Du 31 Mai au 7 Juin



**L**es communiqués britanniques ne relatent pas de grosses opérations au cours de cette période. Nos alliés, en attendant de plus grands mouvements, continuent à pilonner à coups d'obus les positions des Allemands, à harceler leurs troupes de raids aussi audacieux qu'imprévis. Ces petites opérations ne font pas gagner beaucoup de terrain aux Anglais, mais elles donnent d'excellents résultats quant à la destruction des Boches et à la démolition de ceux qui restent. En outre, on fait toujours quelques prisonniers au cours de ces affaires : c'est autant de perdu pour l'ennemi. Pendant le mois de mai, nos alliés lui ont enlevé, au cours d'opérations en majorité secondaires, 3.412 hommes dont 68 officiers, plus un canon de campagne, 80 mitrailleuses, 21 mortiers de tranchées. Les Allemands cherchent à réagir par de nombreux coups de main ; ils n'arrivent à rien. Ces petits combats se placent un peu partout, surtout sur la partie nord du front : les noms d'Ypres, Armentières, reviennent souvent dans les communiqués ; c'est également sur cette partie des lignes que l'artillerie travaille avec le plus d'activité.

Le 3 juin, nos amis prennent l'initiative d'une attaque au sud de la Souchez : d'abord ils progressent assez vite, tout en faisant des prisonniers ; un violent combat, avec des alternatives diverses, dure toute la journée ; l'ennemi subit de très lourdes pertes et, se voyant sérieusement menacé, fait appel pour contre-attaquer à des forces considérables, devant lesquelles les Anglais prennent le parti le plus sage, qui est de se retirer. Outre leurs morts, les Boches perdent encore là une centaine de prisonniers. Les Anglais reviennent à la charge le 5 et cette fois repoussent assez loin des Allemands, auxquels ils enlèvent une usine électrique dont la possession avait été rudement disputée le 3.

Ce même jour, nos alliés attaquent au nord de la Scarpe ; le combat dure jusqu'au lendemain 6 et se termine par un nouveau succès de leurs troupes, qui enlèvent les positions ennemis des pentes ouest de Greenland-Hill sur un front de 1.500 mètres.

Depuis plusieurs jours on remarquait que la canonnade se faisait plus intense sur le front britannique, vers sa soudure avec le front belge ; un communiqué du 7 nous en donne la raison en nous apprenant que nos alliés ont déclenché une grande offensive, sur un front de 15 kilomètres, sur la crête Messines-Wyschaete, et que dès le début ils sont arrivés à des résultats satisfaisants.

Le 5, un raid d'avions ennemis survole l'estuaire de la Tamise ainsi que les comtés riverains d'Essex et de Kent. On compte 16 appareils. Leurs bombes, jetées à profusion, tuent deux civils et en blessent vingt-neuf. Les dégâts matériels sont insignifiants, bien qu'un établissement naval situé dans la Medway ait été particulièrement visé et que sa destruction ait été le but probable de cette expédition, dans laquelle deux avions allemands ont été détruits. Les Anglais avaient, deux jours auparavant, bombardé l'aérodrome de Saint-Denis-Westrem, près de Gand, ainsi que la base d'hydravions de Zeebrugge et le port de Bruges, mais ils avaient obtenu de ces opérations des résultats appréciables au point de vue militaire.

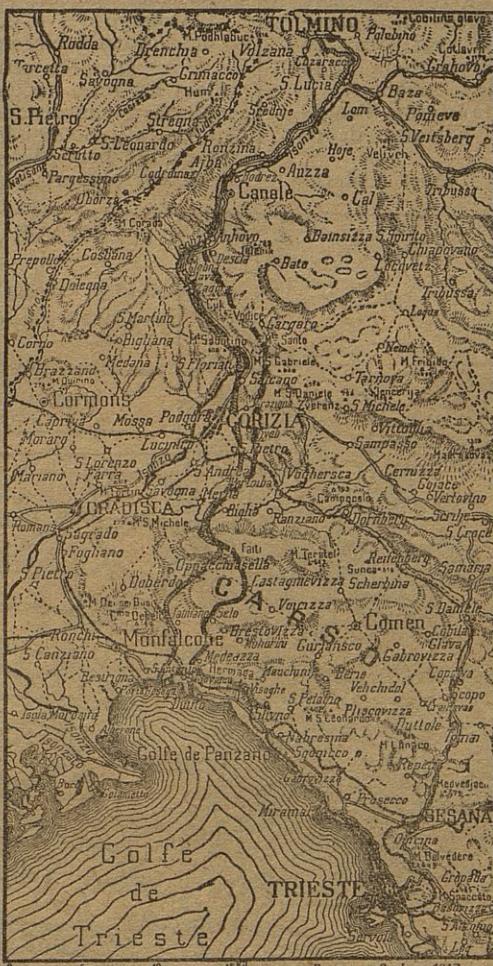
Un communiqué du 5 nous apprend qu'il y a eu au large d'Ostende un combat naval. On peut remarquer, en lisant les communiqués relatifs à la guerre navale, que la première manœuvre effectuée par une force allemande rencontrant sur mer une force alliée consiste invariablement à virer de bord. Les Allemands, si on les poursuit, acceptent le combat, mais autant que possible ils cherchent d'abord à s'y soustraire. Ils jugent sans doute que, leur avenir n'étant plus sur l'eau, celui de leur flotte est dans le port. Si ménagers pourtant qu'ils soient de leurs bateaux, il leur a fallu répondre le 5 à l'attaque des Anglais. Il y avait six destroyers allemands : l'un d'eux fut coulé, un autre gravement endommagé.

Le front français a eu la visite du général Lloyd, gouverneur militaire de Londres. Il a vu ce que la barbarie allemande a fait de Reims ; il a parcouru le secteur de Craonne et les champs de bataille de Verdun, et partout il a été frappé de la belle humeur de nos troupes. Sur ce front, l'activité est toujours aussi grande dans les secteurs compris entre le massif de Saint-Gobain et la vallée de la Suisse. Les attaques allemandes contre nos positions sont quotidiennes, fortes, opiniâtres ; elles se produisent même de nuit, comme cela eut lieu le 31 au nord-ouest d'Aubérive. Les objectifs de l'ennemi étaient le Téton, le Casque, le mont Haut, en un mot les hauteurs dont la perte équivaut pour lui à une grande défaite ; battu à

quatre reprises, il reste accroché devant ces observatoires dont il apprécie plus que jamais l'importance, et contre lesquels son artillerie, en dehors des heures d'attaque, s'acharne sans répit et sans succès. Forte agitation aussi au nord de l'Aisne. Le 1<sup>er</sup> juin les Boches attaquent au nord du moulin de Laffaux et sont repoussés avec grandes pertes. Un violent bombardement dirigé contre la région de Craonne, les plateaux de Vauclerc et de California, fait présager une prochaine et importante attaque. Elle se produit le 3, simultanément dans les différents secteurs qui viennent d'être bombardés. Les assauts se succèdent en vagues très denses, à plusieurs reprises, et sont tous repoussés, bien que les Allemands aient fait en certains endroits usage de leurs criminelles inventions : obus asphyxiants, lance-flammes, etc. ; leur manière de venir au combat en formations épaisse, les hommes se tenant presque les coudes, est la principale cause des pertes effrayantes qu'ils subissent encore ce jour-là, et qui sont l'unique résultat de leur initiative, car nos braves conservent toutes leurs positions. Ce sanglant échec dégoûte le Boche de recommencer l'opération les jours suivants ; il se borne à tirer rageusement sur les positions qu'il n'a pu reprendre, et, le 4, c'est dans la région de Bray-en-Laonnois, vers la ferme de Froidmont, qu'il fait porter son effort. Il nous enlève quelques éléments de tranchée au cours d'une lutte très vive, mais nos hommes le chassent de là au cours de la nuit suivante. On signale encore des attaques à grande envergure le 6 : elles se produisent vers Hurtebise au nord-est du Monument, sur le bois du Mortier, au nord de Vauxaillon, au nord du chemin des Dames, front Panthéon-la Royère. Elles se traduisent par des échecs.

Pour terminer signalons l'arrivée, dans un de nos ports, de navires de guerre américains, venus en France en escortant un transport chargé de blé.

### L'OFFENSIVE ITALIENNE



L'AVANCE ITALIENNE

du terrible massif de l'Hermada, un Gibraltar surmonté de forts, creusé de galeries, hérissonné de batteries ; ils ne tarderont pas à entreprendre l'escalade, qui sera dure, mais qu'ils mèneront à bien. De là haut ils domineront Trieste.

### NOTRE COUVERTURE

#### LE GÉNÉRAL TAUFLIEB

Né à Strasbourg le 22 mai 1857 d'une famille alsacienne, le général Adolphe Tauflieb fit ses premières études dans la capitale de l'Alsace en compagnie du professeur Appell, actuellement doyen de la Faculté des sciences et membre de l'Institut.

Entré à Saint-Cyr en 1876, il eut pour camarade le général Pétain ; sorti dans la cavalerie, élève de Saumur et de l'Ecole de guerre, il était colonel, en 1910, du 5<sup>e</sup> hussards à Nancy.

Brigadier en 1912, le général Tauflieb fut appelé au comité technique de l'état-major, puis au commandement de la 6<sup>e</sup> brigade de cuirassiers (Saint-Germain-Rambouillet) avec laquelle il partit en campagne à la déclaration de guerre.

En août 1914, il participa aux combats de la région d'Etain, Longwy, puis à ceux du Nord, dans la région d'Armentières et de Roulers ; il contribua avec ses cavaliers et des territoriaux à arrêter la poussée allemande sur Calais.

Appelé au commandement d'une brigade d'infanterie, il est, en 1915, de l'attaque sur Perthes et Beaujoué ; il est nommé divisionnaire et défend le Mort-Homme en 1916, pendant la bataille de Verdun. Il y gagne la croix de commandeur et le commandement du ...<sup>e</sup> corps d'armée.

Avec ce corps d'armée il prend une part brillante à la dernière offensive sur l'Aisne.

Le général Tauflieb est titulaire d'une belle citation à l'ordre du jour de l'armée.

# La ligne Hindenburg

PAR LE C<sup>1</sup> BOUVIER DE LAMOTTE  
Breveté d'Etat-Major.

Depuis la dernière offensive de printemps des armées alliées sur le front occidental on a beaucoup parlé de la « ligne Hindenburg ».

Qu'est-ce, au juste, que la ligne Hindenburg ? Où est-elle située ? A quoi répond-elle ? Et, enfin, quel rôle doit-elle jouer actuellement ? C'est ce que nous allons étudier.

Tout d'abord, pour faciliter l'examen de cette question, il est nécessaire de donner quelques explications sur la situation des armées opposées sur le front occidental au printemps 1917.

A ce moment, la situation n'est plus la même qu'au début de 1916 ; les pertes subies sous Verdun, de février à août 1916, les hécatombes accomplies sur la Somme, de juillet à octobre 1916, ont sensiblement réduit les effectifs des Allemands ; leurs réserves se sont épuisées, ils sont dans l'impossibilité absolue de produire au printemps 1917 une offensive sérieuse sur le front occidental.

Que peut donc faire l'ennemi ? Continuer une résistance passive sur les lignes anciennes, c'est courir à l'échec certain ; le printemps 1917 amènera une attaque plus violente que celle de la Somme et les lignes de défense pourraient être traversées : ce serait alors la déroute. Mieux vaut battre en retraite, sans attendre le choc des alliés sur les anciennes positions. Il se repliera donc, car ce mouvement va lui procurer les avantages suivants :

1<sup>o</sup> Il diminue l'étendue de ses lignes de défense, il transforme l'angle droit Arras-Ribécourt-Berry-au-Bac en une ligne droite, hypoténuse de ce triangle, c'est la ligne Arras-Saint-Quentin-Berry-au-Bac.

Résultat : Diminution du front à défendre ; économie de troupes à placer en première ligne ; réserve pouvant être constituée avec les excédents des secteurs abandonnés.

2<sup>o</sup> La retraite s'effectuant et la dévastation du pays opérée durant la retraite (l'Allemand ne s'en est point privé) produiront un large glacis sur lequel les troupes alliées poursuivant l'ennemi seront obligées de s'avancer. La marche sera lente par suite des ruptures de ponts, de routes, d'œuvres d'art, et les armées alliées, pour commencer l'attaque, seront obligées d'attendre l'arrivée de leur matériel d'artillerie lourde, qui péniblement se traînera dans les chemins défoncés, à travers les villages détruits et n'aura pour franchir les cours d'eau que des ponts de fortune.

Résultat : L'attaque de printemps des armées alliées est reculée ; elle ne pourra se faire en utilisant tous les moyens d'action dont elles disposaient.

Pour recueillir les armées allemandes en retraite, le maréchal Hindenburg a fait étudier une position de repli qui s'étend des environs de Lens à l'Aisne, en passant par Roisel, Saint-Quentin, La Fère. C'est la ligne Hindenburg.

Sur cette ligne nouvelle, depuis longtemps les prisonniers de guerre et les civils des pays envahis ont été contraints au travail des tranchées, à barriéder et à bétonner les villages ; on sait aujourd'hui que, durant le dur hiver de 1916-1917, les travaux de défense ont été poussés à fond par ces malheureux esclaves obligés de nuire à leur patrie.

La ligne Hindenburg est donc une nouvelle ligne de résistance, établie en arrière du front principal et qui, par son tracé et ses dispositions, a permis d'économiser des effectifs aux armées allemandes et d'imposer l'attaque des armées alliées sur une partie du terrain étudié et préparé à l'avance.

Quel est exactement le tracé de cette ligne ? Il serait assez difficile de préciser point par point les endroits assignés à la défensive définitive ; du reste, afin de jeter le trouble dans les renseignements recueillis, les Allemands ont admis, en avant de cette ligne de résistance finale, des lignes secondaires de défense ; on peut lire dans leurs communiqués officiels les noms de nouvelles lignes, noms tirés de la Walhalla teutonne : ligne Siegfried, ligne Wotan... autant d'indications devant prêter à confusion. Ils pourront alors toujours prétendre que la ligne Hindenburg n'est ni atteinte, ni forcée, mais que ce sont des avant-lignes qui auront été relevées par l'ennemi. Quoi qu'il en soit, on peut donner à peu d'écart près les points par où passe la fameuse ligne Hindenburg.

Vers le nord, elle se soude aux anciennes lignes de défense dans le centre important de Lens. Les corons de Lens, ceux de Liévin, d'Angres, sur la Souchez, forment le point de départ.

Les falaises de Vimy faisaient partie de la ligne de résistance.

Les inondations de la Scarpe tendues vers Rœux, Biache sont des barrières naturelles que l'ennemi a utilisées.

La direction générale Lens, Rœux, Chérisy, ou peut-être Drocourt, Biache, Quéant, donne l'orientation même de la suprême défense.

Au sud de Quéant, les mouvements de terrain vers Bertincourt, le grand bois d'Havrincourt, Epéhy, les hauteurs entre Roisel et Bellicourt, hauteurs cotées 152, 145, 147, sont certainement les points d'appui du système défensif.

Saint-Quentin rentre dans la ligne Hindenburg ; par suite les tranchées de défense ont été établies à l'ouest de cette ville, dont la possession est indispensable à l'ennemi. Les grandes routes qui s'y croisent, les chemins de fer qui y aboutissent, font de Saint-Quentin un nœud des plus importants dans les communications.

Entre Somme et Oise, la crête d'Urvillers et d'Essigny, cotée 121-115, a été puissamment remuée et les redoutes bétonnées vont de Gauchy à Moy-sur-l'Oise (Moy est occupée par les Français depuis avril). Le cours de l'Oise, dont la pente très faible permet un barrage facile, a donné lieu à des inondations tendues de Vendœuil à La Fère.

Au sud de l'Oise s'élève le massif boisé de Saint-Gobain qui couvre vers l'ouest la grande ville de Laon, point des plus importants pour la concentration des armées allemandes.

Les défenses établies dans le massif de Saint-Gobain se rejoignent au système organisé sur l'Ailette ; enfin elles se soutiennent au chemin des Dames, qui court sur la crête du plateau dominant la rive droite de l'Aisne. C'est le tracé sud de la fameuse ligne Hindenburg qui aboutit vers le plateau de Craonne et de là à Berry-au-Bac sur l'Aisne.

Ainsi détaillée, la ligne Hindenburg apparaît comme une puissante barrière rejoignant les deux points extrêmes : Lens au nord, Berry-au-Bac au sud ; elle a une direction légèrement inclinée vers le nord-sud, faisant dans le bas un angle droit, angle provoqué par la nécessité de l'occupation ennemie du fameux chemin des Dames ; c'est au saillant de ce point que se livrent actuellement les combats de Laffaux.

La ligne Hindenburg se déploie sur près de 165 kilomètres et s'appuie tantôt sur des localités fortifiées, tantôt sur des ouvrages bétonnés occupant les mamelons dominants du pays, tantôt sur les cours d'eau débordés, sur les forêts, les crêtes des plateaux rocheux ; elle a tout utilisé pour sa défense ; elle a nécessité d'immenses travaux auxquels ont été contraintes les populations des territoires envahis.

C'est finalement la ligne de sûreté allemande établie sur le front occidental.

D'après les renseignements recueillis, la ligne Hindenburg comprendrait généralement trois lignes de défense successives :

1<sup>o</sup> Une première ligne de tranchées, couvertes en avant par des réseaux de fils de fer ou des abatis d'arbres, défenses accessoires, etc. Cette première ligne de tranchées, dites *tranchées de surveillance*, est installée sur des points permettant vue sur la campagne environnante, sur des points de commandement. La tranchée, profonde de 2 mètres environ, est doublée d'éléments de tranchées placées sur les endroits les plus propices pour conserver toujours l'avantage des « vues ». La communication vers l'intérieur est assurée par des boyaux à ciel ouvert.

2<sup>o</sup> Derrière cette première ligne, le terrain a été transformé en glacis ; tout est rasé, aucun obstacle ne devant gêner le tir. La deuxième ligne est placée à une distance de la première : 200, 400, 500 mètres, rarement plus. C'est la ligne de défense, de résistance de la position ; elle est aménagée avec tous les perfectionnements de l'art moderne. Profondes tranchées, étroites, souvent couvertes, toujours dissimulées, raccordées par un système de boyaux vers l'intérieur et entre elles. Ces tranchées sont presque toujours doublées et aux points importants, carrefours de routes, saillants de ligne, de bois, mamelons, etc., elles sont pourvues de caponnières bétonnées, blindées, abritant des pièces de campagne et des mitrailleuses. Généralement, cette seconde ligne est mise en communication avec l'intérieur de la position par des couloirs souterrains, creusés à 20, 25 mètres de profondeur, mesurant jusqu'à 1.200 et 1.500 mètres de longueur, 2 mètres de haut, 2 mètres de large, et présentant durant tout le parcours des cavités creusées de chaque côté, où peuvent s'abriter et se reposer les hommes, les combattants comme les blessés, où sont aménagées même des chambres d'officiers. Ces longs couloirs forment une véritable ville souterraine en certains endroits, derrière la deuxième ligne, et permettent toujours et en tout temps soit une relève soit un renfort à l'abri des feux, pour les troupes de la défense. On ne saurait croire le perfectionnement donné par les Allemands à ces abris souterrains.

3<sup>o</sup> La troisième ligne est constituée par l'aménagement en réduits défensifs des villages, bois, mamelons, placés à 700, 800, 1.000 mètres de la deuxième ligne. Toutes ces lignes sont couvertes en avant, du côté de l'attaque, par un ou deux réseaux de fils de fer, laissant en certains endroits des passages faciles pour une contre-attaque. En règle générale, les abords immédiats de toutes les lignes sont transformés en glacis dénudés et débarrassés de tous les obstacles pouvant gêner le tir.

Si maintenant on se représente ces formidables défenses munies des engins modernes de destruction : les lance-torpilles, les fusils-mitrailleurs, les mitrailleuses, les pièces d'artillerie de tout calibre répartis au long des lignes de tranchées, aux saillants, aux revers des pentes non battues, on verra quels efforts doivent donner nos vaillantes troupes pour enlever la position ennemie.

Bien que cette puissante ligne doive résister à toutes les attaques et défier tous les assauts, elle n'en est pas moins dépassée en plusieurs endroits.

Il est incontestable que dans sa partie opposée aux troupes britanniques, vers le nord, autour de Lens, sur la Scarpe, sur le Cojeul, la Sensée, la ligne allemande a été entamée. Le grand centre de résistance de Lens, auquel l'ennemi attache une importance capitale, est sur le point d'être enlevé.

Les lignes anglaises au 15 mai occupaient le mamelon d'Hulluch, le village de Loos, les corons Saint-Pierre et le groupement minier de Liévin ; c'était donc bien l'encerclement par le nord du centre de Lens.

Vers le sud, la prise des crêtes de Vimy, d'Arleux-en-Gohelle, de Fresnoy complète la ligne de circonvallation.

En face du Catelet, l'attaque britannique occupe la série des crêtes d'Epéhy à Vermand et elle se trouve à moins de trois kilomètres à l'ouest de Saint-Quentin, tenant le mamelon coté 138, près du bois de Savy.

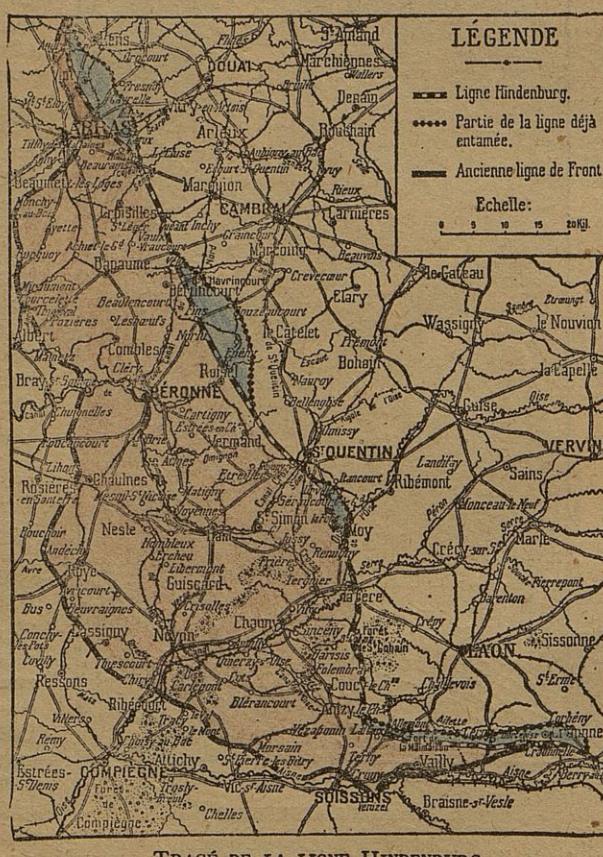
Sur le front français, la ligne Hindenburg a été également entamée.

Nos troupes tiennent la crête 117, la ferme de la Folie, au sud de Saint-Quentin ; elles sont dans le village de Moy, sur l'Oise. Mais c'est dans la partie inférieure de la ligne Hindenburg que les attaques sont les plus violentes ; dans le massif de Saint-Gobain, sur l'Ailette, enfin sur le chemin des Dames, courant sur la crête de l'éperon rocheux de Craonne.

La prise de Craonne, l'occupation du plateau de Californie, de la ferme Hurtebise à la pointe est, forme une profonde entaille dans la ligne Hindenburg ; l'approche de nos troupes aux abords mêmes de Chevreaux et la menace vers Corbeny permettraient de tourner vers le sud la grande place de Laon.

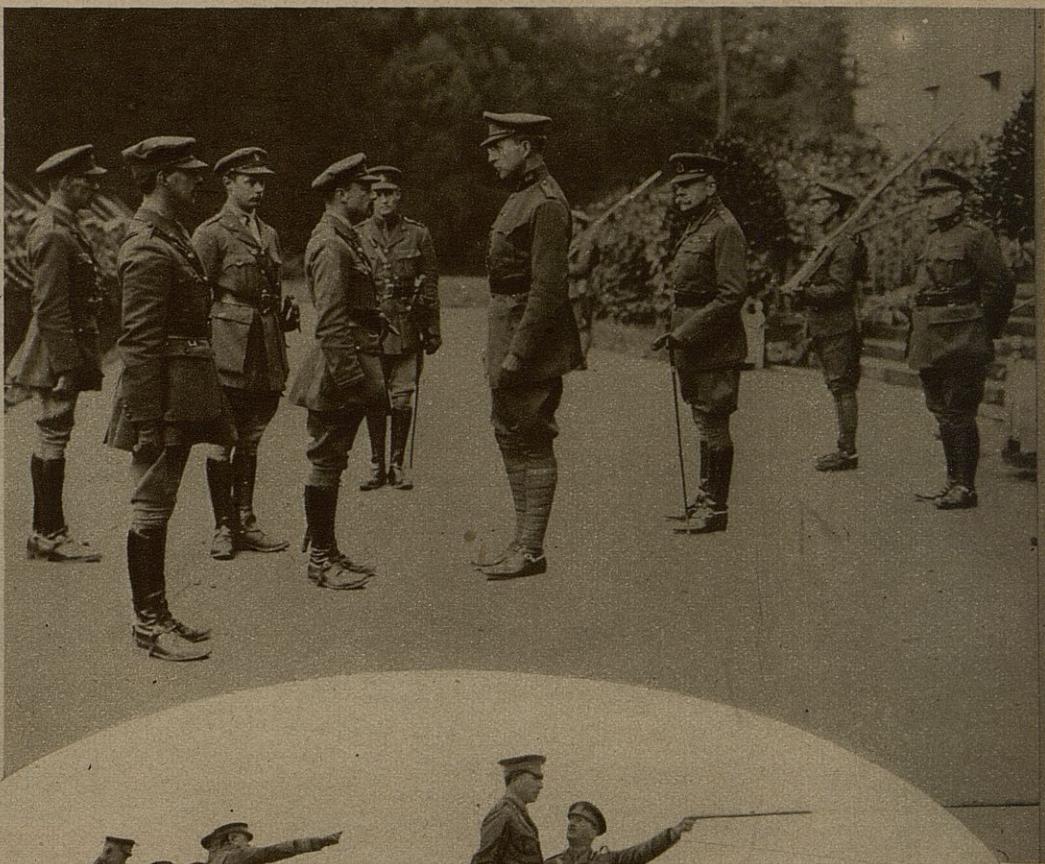
Tous nos efforts tendent à ce but et les assauts donnés sur le chemin des Dames, sur Berry-au-Bac, puis, plus à l'est, sur Berméricourt, n'ont qu'un objectif fixe : « essayer de déborder la fameuse ligne de résistance allemande ». Bien plus, on a été jusqu'à rechercher la solution par l'attaque de Moronvilliers.

Quoi qu'il en soit, et quelque confiance que puissent avoir les stratégies allemands sur la puissance colossale de leur ligne Hindenburg, cette dernière, attaquée sur tout son front de Lens à Berry, est actuellement percée en plusieurs points ; chose plus grave, elle est menacée d'être tournée à ses deux extrémités. Encore quelques efforts de la part des vaillantes troupes alliées et la résistance allemande devra céder ; il est vrai que l'ennemi peut trouver une nouvelle ligne « Ludendorf », « Mackensen », etc., pour expliquer son recul et remonter la confiance de ses soldats !

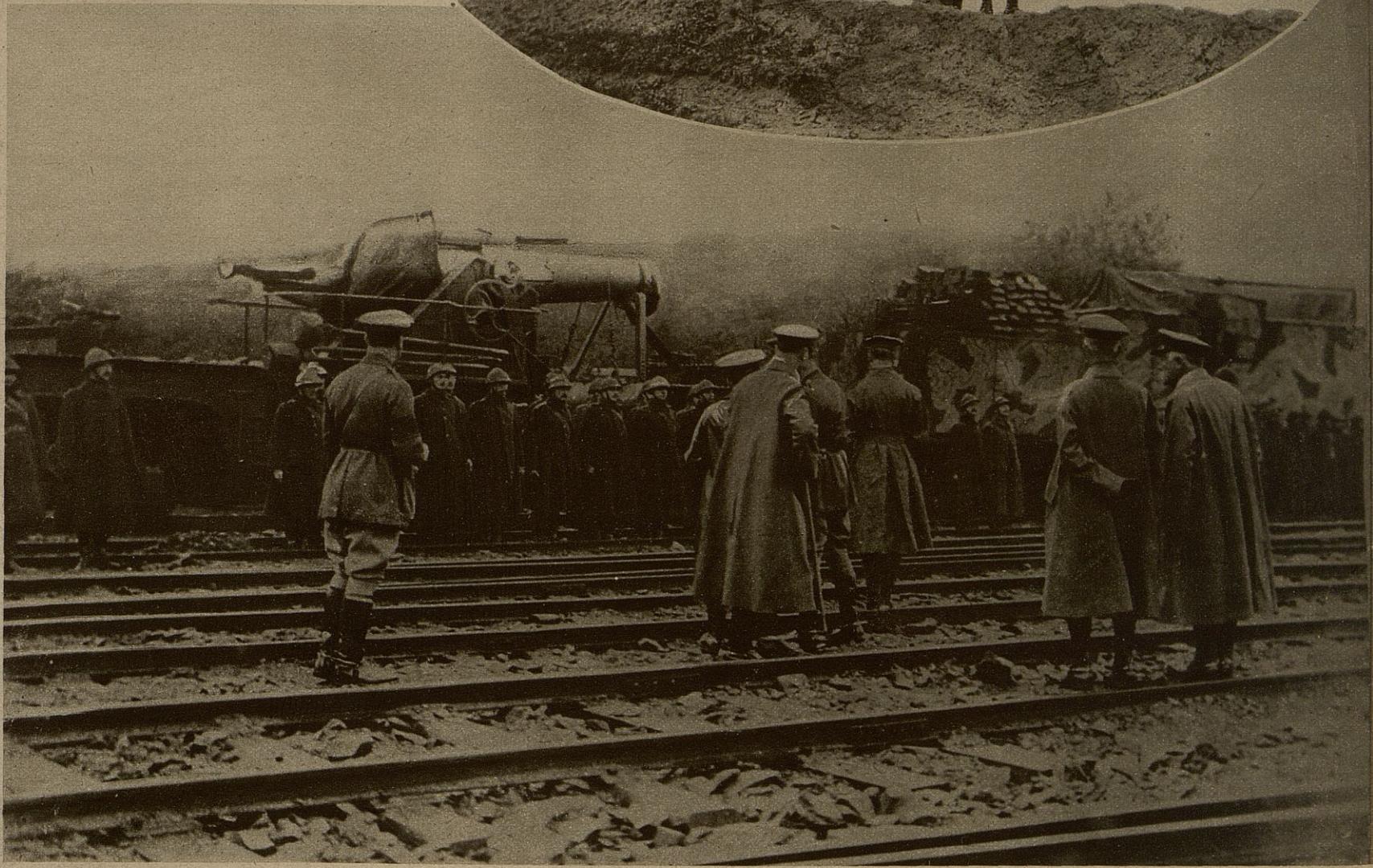


TRACÉ DE LA LINIE HINDENBURG

## LE ROI DES BELGES SUR LE FRONT BRITANNIQUE



*Voici le roi-soldat explorant à pied les champs de bataille de l'Artois guidé par des officiers de l'état-major britannique. À droite, il cause amicalement avec l'officier qui commande sa garde d'honneur.*



*Le roi des Belges a récemment visité le front britannique où il a été reçu avec la sympathie respectueuse que lui méritent sa bravoure, sa noble conduite et les malheurs de son pays. Le général Gough a montré au roi les positions les plus intéressantes des lignes occupées par ses troupes. On le voit, dans le médaillon, donnant à Albert I<sup>e</sup> des explications sur le terrain où se sont livrées les dernières batailles vers Lens. En bas, le roi examine une batterie d'artillerie lourde belge que son armée a prêtée à l'armée britannique.*

## LA MISSION FRANÇAISE A NEW-YORK



Le lendemain même de la réception, un incendie détruisit la tour qui surmontait l'Hôtel de Ville. Cependant on put sauver quelques beaux portraits de grands hommes qui s'y trouvaient. On voit devant le perron les pompes avec leurs tuyaux et, sur le sommet de l'édifice, au pied de la tour, les pompiers combattant l'incendie.

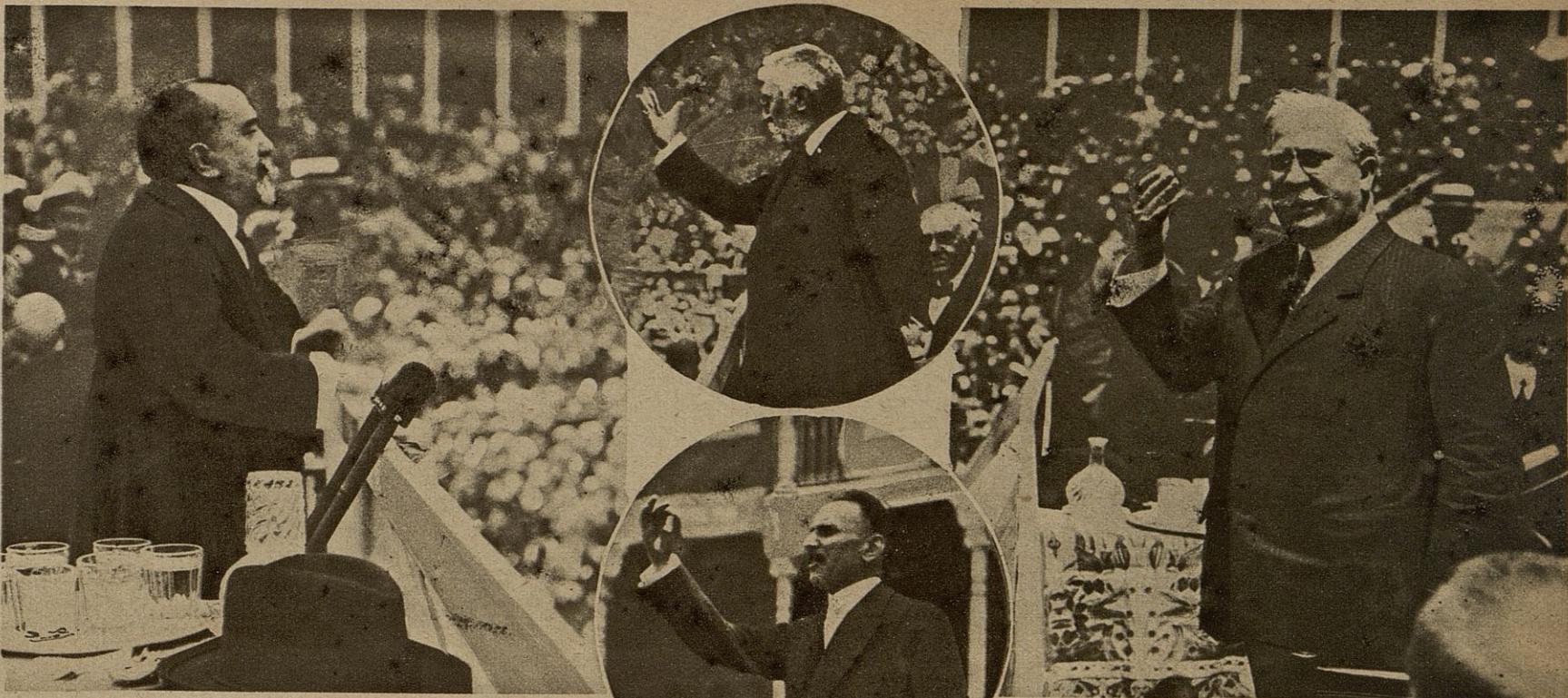


On peut évaluer à plus de cent mille personnes le nombre des spectateurs qui se pressaient devant l'Hôtel de Ville de New-York pour voir l'arrivée de M. Viviani et du maréchal Joffre, qui devaient y être reçus par la municipalité et par l'élite de la société new-yorkaise. Quand ils apparurent, les assistants se découvrirent et poussèrent une formidable acclamation en l'honneur de la France.



Les manifestations qui accueillirent l'arrivée à New-York de la mission furent particulièrement émouvantes. La photographie de droite a été prise au moment où la mission va monter à l'Hôtel de Ville ; en tête marche M. Viviani donnant le bras à M. Choate, représentant les citoyens de New-York, depuis lors décédé. Derrière, le maréchal. Au fond, des boys-scouts, formant une haute pyramide, agitent des drapeaux. A gauche, c'est l'inauguration par le maréchal du monument à Lafayette, à Brooklyn. A gauche, on voit M. Viviani, le maréchal Joffre et M. Mitchell, maire de New-York. Une épée d'honneur y fut offerte au maréchal.

## LE MEETING DE MADRID EN FAVEUR DES ALLIÉS



Le député Castrovido, directeur de « *El País* », a dit : « Nous voulons que la paix soit la défaite de l'impérialisme allemand. »

Le député Lerroux, leader radical, a dit : « Notre gouvernement ne peut pas renier les engagements diplomatiques de Carthagène. »

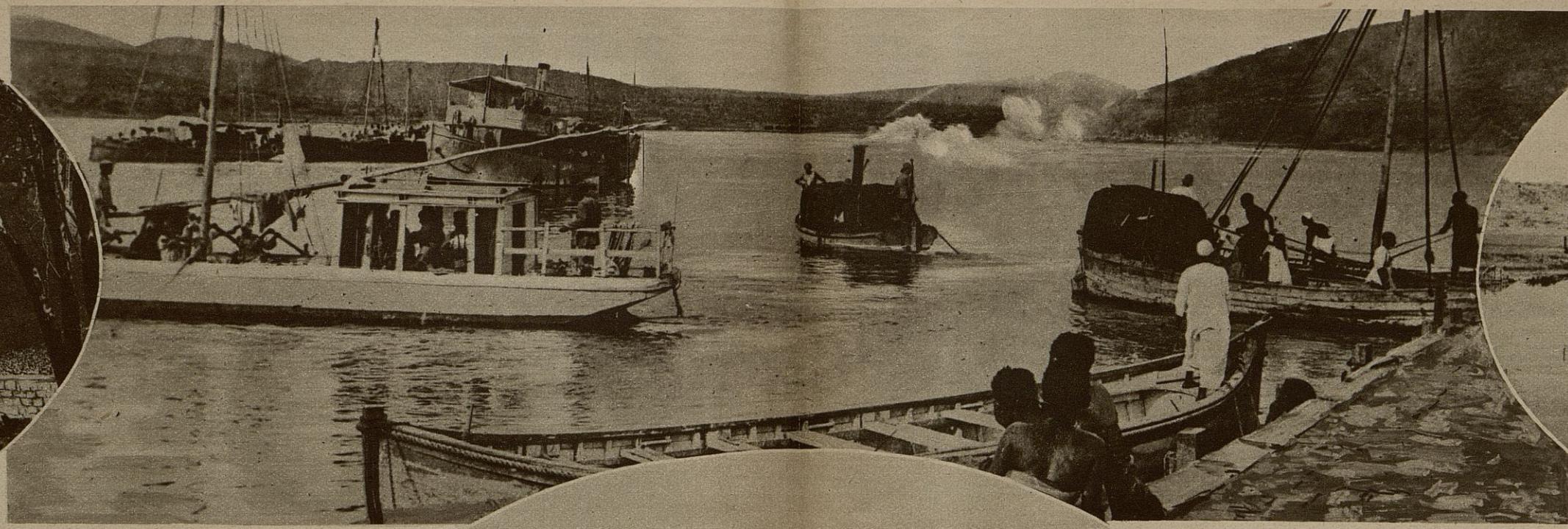


A Madrid, le 27 mai, un meeting réunissait plus de 30.000 partisans de l'Entente à la Plaza de Toros. A la colonnade du cirque étaient suspendus de grands écrits flétrissant les torpillages de bateaux espagnols. Les hommes politiques les plus en vue d'Espagne ont pris la parole au cours de cette manifestation, où tous les partis étaient représentés. Dans les deux médaillons : en haut, M. Unamuno, professeur à l'Université de Salamanque ; en bas, le député Melquiades Alvarez, chef des réformistes. On peut résumer comme suit tous les discours prononcés : « l'Espagne doit orienter sa politique internationale vers la France, l'Angleterre et leurs alliés. »

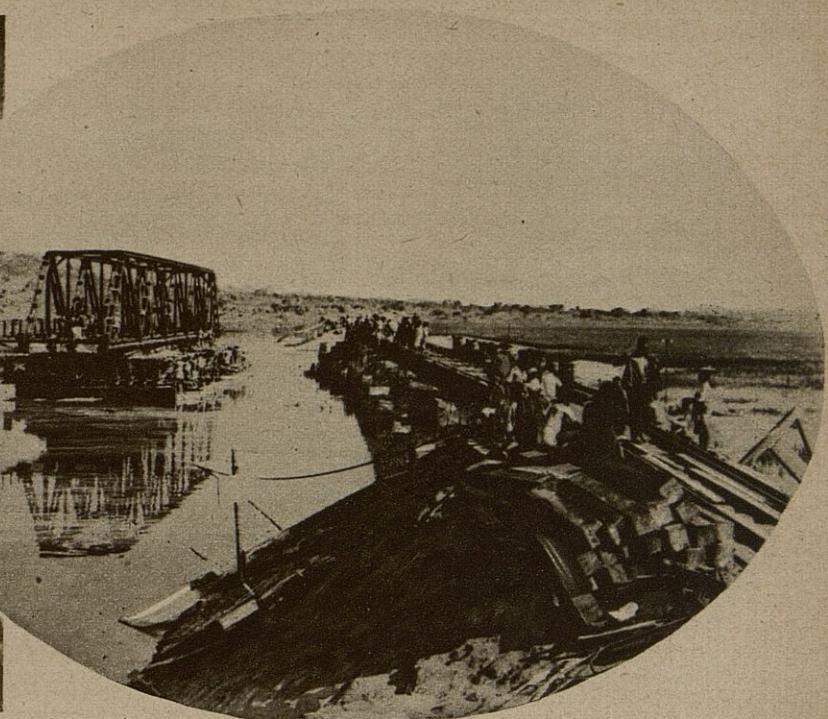
# LES ALLEMANDS CHASSÉS DE LEURS COLONIES EN AFRIQUE



Un des travaux d'art sur la ligne du chemin de fer de Tabora que construisaient les Allemands.



La flotte allemande du Tanganyika détruite ou capturée par les Belges.

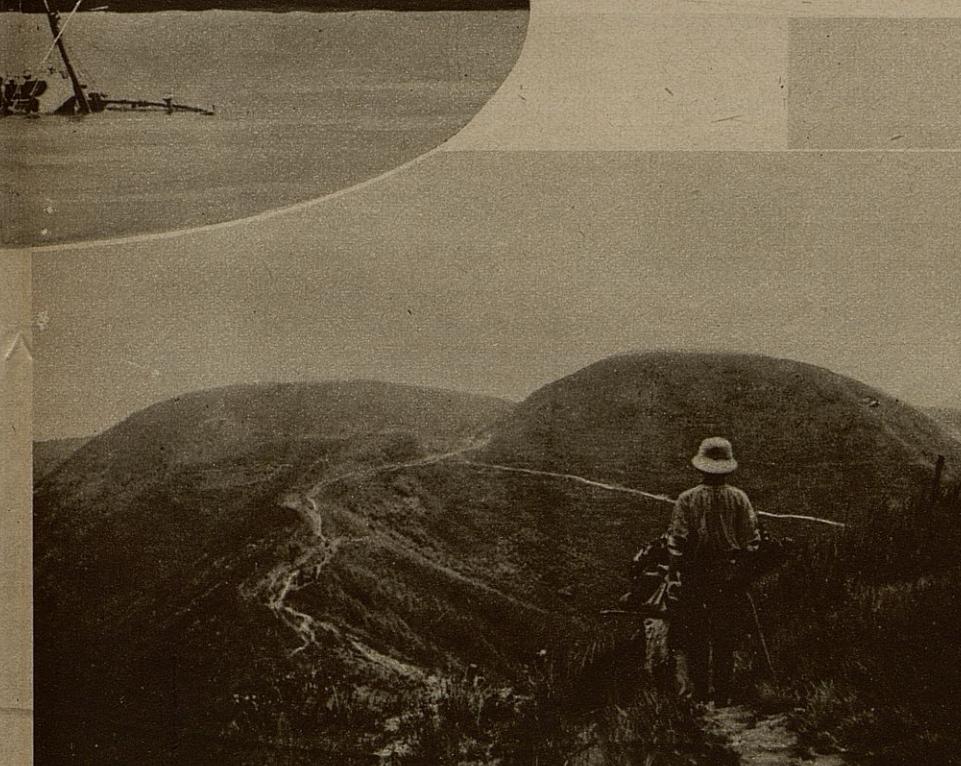


A gauche : le « Herwie-Wisman », coulé par les Belges sur le Tanganyika.

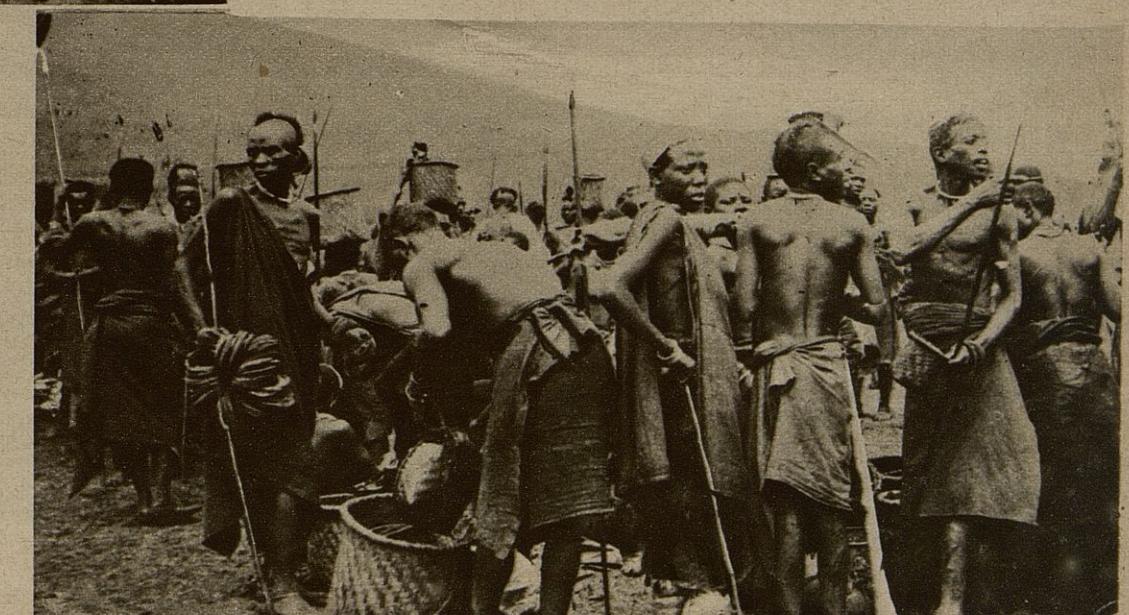
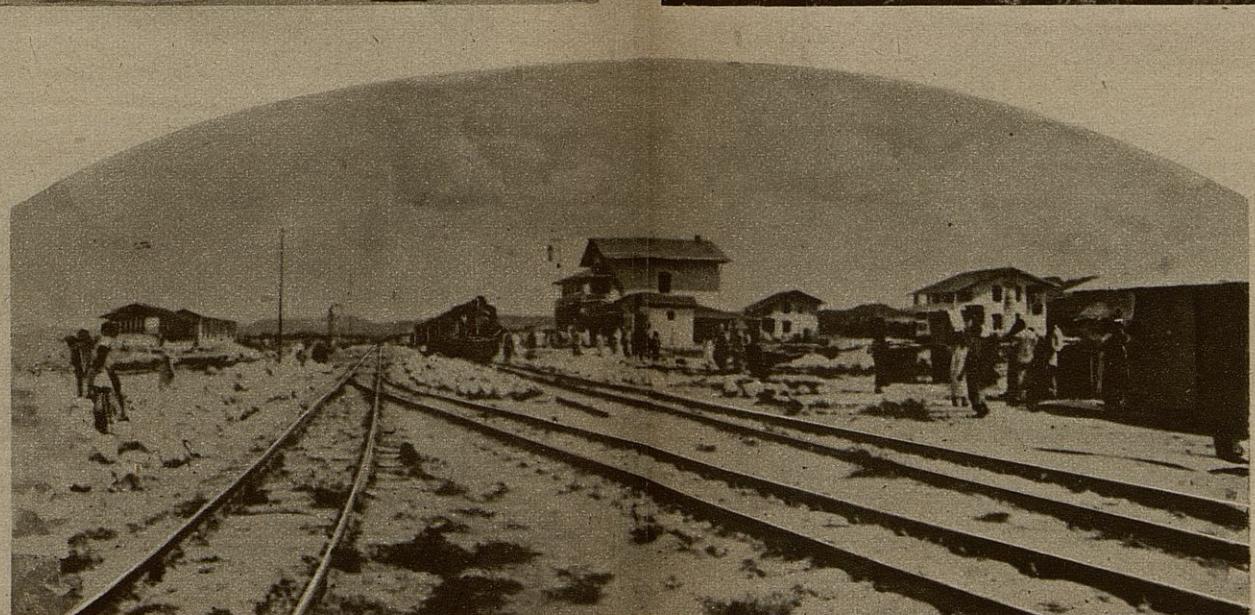
Travaux de construction du pont de l'Omagnan que les Allemands détruisirent en se retirant.



Une caravane de porteurs dans le Ruanda. Il n'y a pas d'autres modes de transport dans le pays. A droite : à Kirindu, on passe le Niamalongo à califourchon sur les épaules d'un noir.

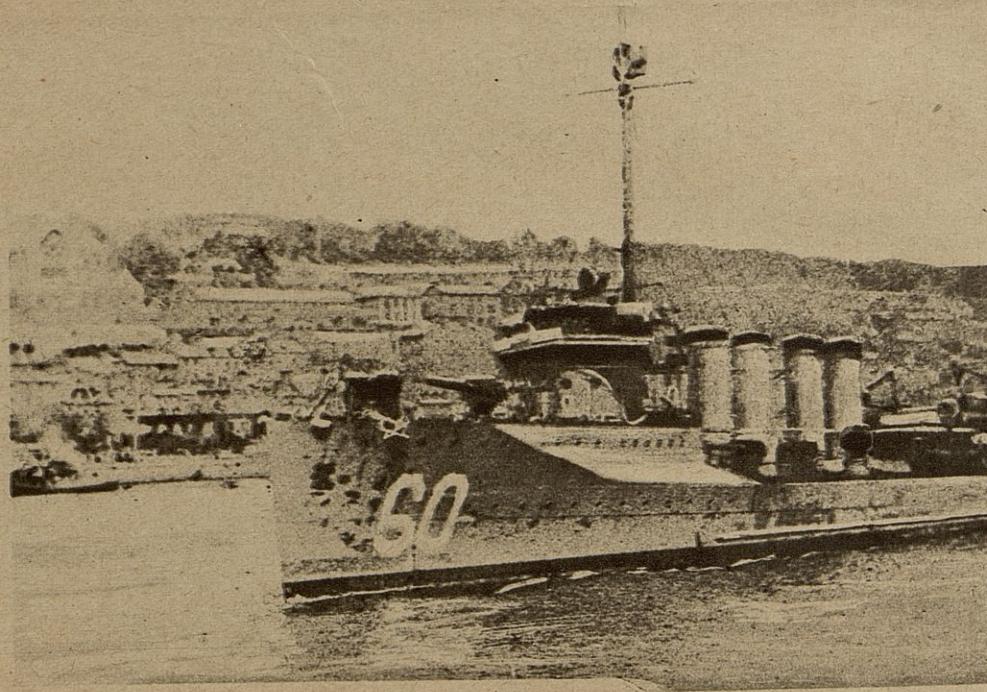
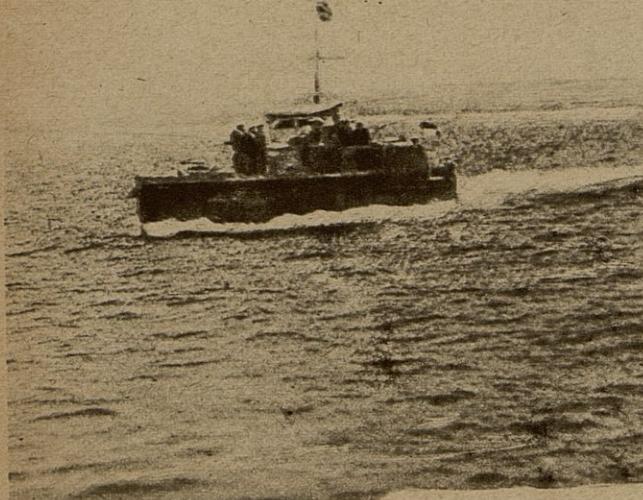


Les charges sont mises sur une barque pour passer l'Akangoro. A gauche : une des pistes que les caravanes ont à suivre dans le Ruanda. Cette région accidentée est en général très stérile.



Les Boches tiennent encore tête à nos alliés dans un très petit secteur de leur Est Africain. La vaste contrée qui leur aura bientôt été totalement enlevée leur a coûté de lourds sacrifices : ils fondaient sur sa colonisation de grands espoirs. L'Afrique orientale est curieuse à plus d'un titre. En bas de la page, à gauche, un groupe de notables de l'Urundi. Au milieu, un tronçon de la ligne de Tabora à Kigoma, à la construction de laquelle travaillaient encore les Allemands. A droite : un marché au Ruanda.

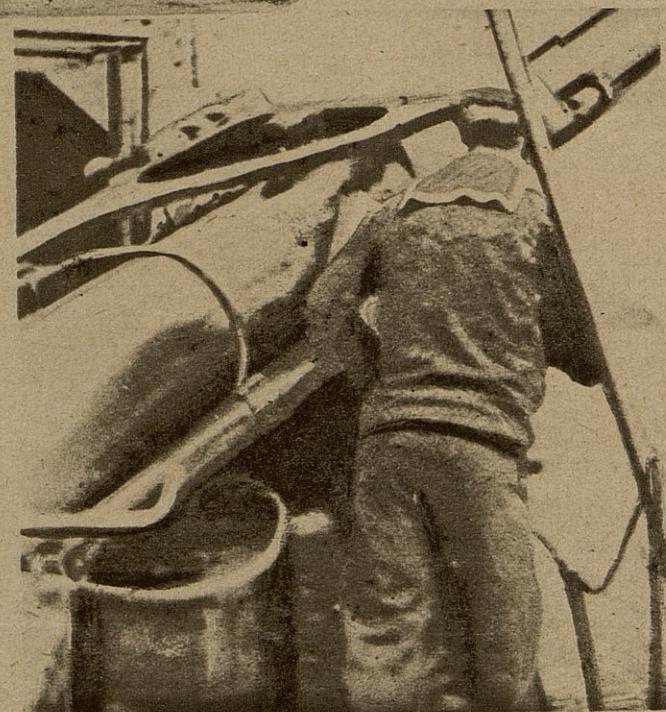
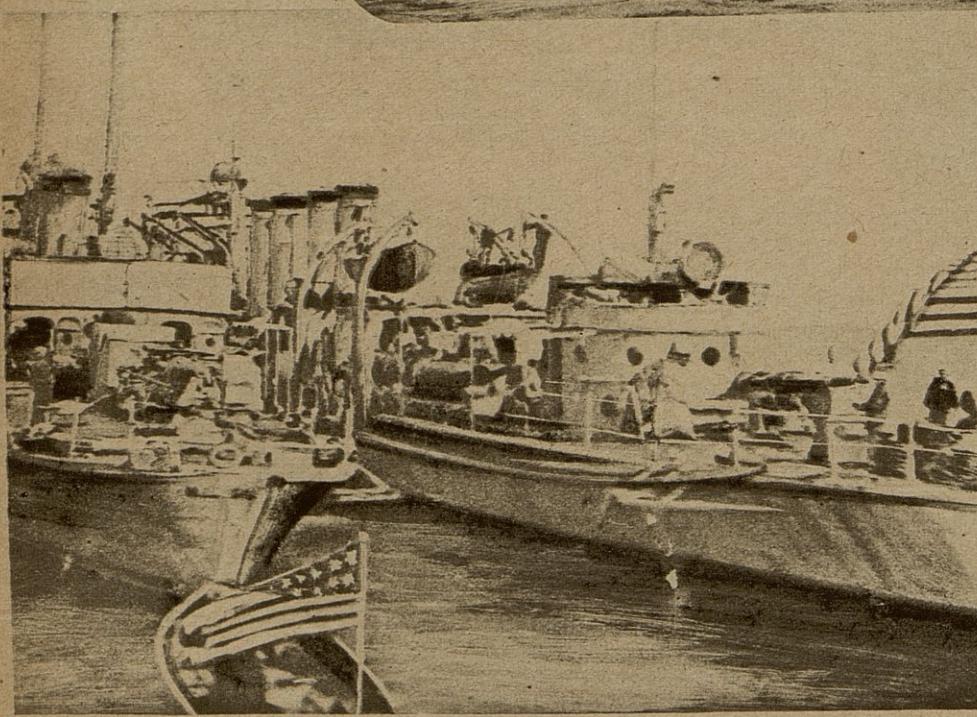
## DESTROYERS AMÉRICAINS DANS LES EAUX ANGLAISES



Voici une vedette à pétrole de la marine anglaise qui sortit du port à l'approche de la flottille de contre-torpilleurs américains pour aller à sa rencontre. On reconnaît, suspendus à sa vergue supérieure, un ballon de signaux et un des pavillons au moyen desquels elle indiquait aux arrivants les manœuvres à faire. Au milieu de la page c'est l'arrivée de la flottille américaine qui s'avance en ligne de file, par un temps magnifique. Sir Edward Carson, entouré de hautes personnalités navales britanniques, a fait aux officiers de la flottille une chaleureuse réception.



Le destroyer « 60 », de l'escadrille américaine, vient prendre son mouillage à Queenstown. Ces petits bateaux sont excessivement rapides. Les quatre cheminées que porte celui-ci attestent qu'il est pourvu d'une machine puissante. Leur faible tirant d'eau les rend à peu près invulnérables à la torpille qui ne peut agir efficacement qu'à un certain point d'immersion. Leur armement, inutile de le dire, est excellent. Quant à leurs équipages, les marins américains ont eu de tout temps la réputation de navigateurs intrépides.



Une flottille de contre-torpilleurs américains, arrivée récemment dans les eaux britanniques, coopère avec nos alliés à la poursuite des sous-marins. Le contre-amiral Sims, qui commande toutes les forces navales américaines dans les eaux européennes, est en contact quotidien avec l'amirauté anglaise, de sorte que les deux marines travaillent en étroite liaison. Les petits bateaux américains sont d'un grand secours à la cause des alliés, en renforçant leurs flottes de patrouilleurs. De fait, leur présence dans nos eaux coïncide avec un abaissement du nombre des torpillages. Voici, à gauche, deux de ces destroyers amarrés bord à bord. A droite, un matelot à son poste.



# JOB

## DÉTECTIVE DE GUERRE

par  
Edmond ÉDOUARD-BAUER

IV

### LES DOIGTS COUPÉS

(Suite)

Job notait toujours. Il me passa une troisième fiche portant ces mots :

« A-t-il crié au moment de l'accident ? »

Je répétais la demande.

— Peut-être, répondit le commandant, mais on n'a rien entendu. Ce n'est qu'à l'appel nominal des prisonniers, à l'heure où finissait le travail, que le surveillant s'est aperçu de son absence. Après quelques instants de recherches, on l'a trouvé évanoui, avec un doigt en moins, à l'endroit même qu'il avait la charge de déblayer.

Comme précédemment, Job se leva. Je suivis son exemple et, deux heures après, lorsque j'eus terminé mon enquête, nous reprîmes la route du retour.

\*\*

Que le lecteur veuille bien excuser cette lapalisse : Job est un être extrêmement curieux. J'ai appris à le connaître je respecte maintenant sans sourciller ses petits travers, mais l'un des plus irritants, celui auquel je fus le plus long à me plier, est cette habitude intangible qu'il a de ne jamais me communiquer, dès l'instant où il est à la trace, ce qui va suivre le déboucher, de quelle façon il court la bête, et ce qu'il espère mettre hallali.

Tant que l'animal n'est pas porté bas l'interroger là-dessus c'est vouloir le maître en défaut, il me l'a franchement avoué, et maintenant que je le sait quand je vois, quand je sens l'guette, j'ai l'air d'être à cent lieues de son affaire, de crainte de le troubler en quoi que ce soit.

Durant le temps du laisser-courre, je grille d'impatience, je me morfonds, je me ronge, mais je me tais ! Et la chasse muette dure parfois des semaines, voire des mois...

Aussi je me gardais bien de faire la moindre allusion aux divers incidents que je viens de relater, ne doutant point qu'ils étaient d'importance, lorsqu'un beau matin, Job, entrant chez moi, me dit :

— Monsieur, je viens de prendre une grave résolution. Je déménage ; ma petite chambre d'hôtel de la rue du Vert-Bois se trouve vraiment trop loin du Parvis-Notre-Dame, et j'ai conçu l'intention de transporter mes pénates dans un immeuble bourgeois de la rue du Chat-qui-pêche. Toutefois, avant de conclure un bail, je serais désireux de vous voir exprimer votre avis sur le confort et les commodités de mon nouvel appartement. Me ferez-vous ce plaisir à l'instant même ?

— Mais comment donc, dis-je, et je m'apprêtais à sonner mon valet de chambre.

— Le quartier est des plus simples, ajouta Job en arrêtant mon geste ; aussi, pour ne pas effrayer mes futurs voisins, me rendriez-vous le service de revêtir ces humbles hardes ?

Il me passa un ballot dans lequel se trouvaient une blouse, un pantalon de treillis, une casquette graisseuse et des espadrilles usagées.

J'hésitai un instant.

— Mais, Job, dis-je, bien que jouissant en ce moment d'une permission régulière, et autorisé au surplus, en ma qualité d'officier, à sortir revêtu d'habits civils, n'estimez-vous pas que cette étrange tenue pourrait me valoir de justes arrêts et...

Job m'interrompit :

— Ce petit accroc à la discipline ne vous attirera aucun ennui, je m'en porte garant : au reste, l'affaire est d'importance.

Sans rien ajouter, j'endossai le costume en un clin d'œil et, quelques instants après, nous franchissons le seuil humide de l'immeuble portant le numéro 7 de la rue du Chat-qui-pêche, où Job entra dans la loge obscure de la concierge en disant :

— C'est moi, madame, qui ai loué la chambre vacante du septième.

— Le logement de ce pauvre monsieur Gardani. Voici la clef, mon bon monsieur ; j'ai monté hier soir là-haut tout ce que vous aviez commandé. C'est trois francs quatre-vingt-quinze, en tout, que vous me devez. Mon homme aurait bien fait la besogne

Voir les numéros 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137 et 138 du Pays de France.

et ça vous aurait évité bien de la peine, allez, mon bon monsieur, car ce pauvre défunt, M. Gardani, n'était guère soigné. Enfin puisque c'est votre idée. Oh ! et puis, vous avez amené un copain pour vous donner un coup de main, à ce que je vois. Alors bon courage !...

Nous gravimes la vrille glissante d'un escalier interminable. Arrivé au bout d'un couloir ténébreux, Job frotta une allumette, glissa la clef dans une serrure et poussa une porte.

Nous entrâmes dans une mansarde de cinq pieds carrés. Le jour qui tombait par une petite fenêtre à tabatière mettait une lueur blafarde dans ce misérable réduit, enfermé par quatre murs maculés de plaques de moisissure, par un plafond lambrissé, piqueté de ronds de fumée, et par un plancher couvert d'un véritable humus.

Dans un coin, deux balais, un seau d'eau et une bouteille d'eau de Javel composaient tout l'ameublement de la pièce.

— Soufflons, dit Job ; cet escalier est impitoyable, et, puisque nous avons un instant, laissez-moi vous faire connaître comment un bienheureux hasard a fait que j'ai enfin découvert le logis de mes rêves !

Il me tendit un journal, et je remarquai que ses yeux pétillaient de malice derrière son lorgnon.

Je lus à l'endroit qu'il m'indiquait du doigt, dans la colonne des faits divers :

#### SUITE D'AGGRESSION OU D'ACCIDENT

« Un décès bizarre dont les causes ne sont pas encore complètement élucidées vient d'être découvert dans un immeuble portant le numéro 7 de la rue du Chat-qui-pêche. Inquiète de ne pas avoir vu, depuis plusieurs jours, un de ses locataires, le sieur Gardani, musicien ambulant bien connu des jeans spectateurs d'un des guignols des Champs-Elysées, la concierge de cette maison, après avoir vain-

— Maintenant, si nous allions déjeuner, en attendant la surprise.

Je ne souffrais plus mot ; j'étais résigné à nouveau... Je précédais mon ami dans l'escalier étroit, et l'instant d'après nous étions attablés chez un masstroquet du coin, devant un frugal repas. Après que nous eûmes ingurgité un copieux « champoreau », Job tira sa montre et dit :

— Maintenant ça doit y être.

Et nous regagnâmes sans mot dire la rue du Chat-qui-pêche.

Job rouvrit la porte qu'il avait précautionneusement fermée à double tour au départ et, aussitôt qu'il eut jeté un coup d'œil dans la pièce, il murmura :

— Ça doit être là !

Je regardai par-dessus son épaule et je ne vis rien d'autre que le plafond enfumé, la fenêtre poudeuse, les murs fort sales et le plancher... fort propre, ma foi !

Job se retourna vers moi :

— Je crois que nous tenons la surprise, me dit-il d'un ton triomphant ; que pensez-vous de ceci ?

Et il me désigna, sur le plancher fraîchement lavé, un carré du parquet d'une nuance évidemment plus claire que la surface générale.

— Une cachette ! m'exclama je.

Job s'était jeté à genoux et, un ciseau à froid dans la main, il s'activait déjà au travail. Les planches cédaient en crissant et bientôt mon ami se releva en brandissant une forte liasse de paperasses qu'il venait d'extraire de la cachette éventrée.

— Je crois que, maintenant, nous tenons le bon bout du fil, s'exclama-t-il. Examinons ceci.

Nous nous accroupîmes sur notre découverte, mais, à mon tour, je m'exclamai :

— Savez-vous, Job, que nous avons en ce moment entre les mains un paquet de titres cotés en bourse qui représentent certainement plusieurs centaines de mille francs !

— Bah ! dit Job. Mais est-ce bien tout ce que contiennent le paquet et la cachette ?

Nous vérifâmes à nouveau.

— Tout, dis-je, absolument tout.

Job, se grattant la tête, s'absorba dans une longue méditation. Puis il reprit :

— Votre banquier, M. Geoffroy, est-il à Paris en ce moment ?

— Sans doute, dis-je.

— Allons donc le trouver de ce pas.

Je fis un mouvement involontaire et le rouge me monta au visage. Job saisit ma pensée et se mit à rire :

— Là-là, me dit-il, que votre conscience se rassure ! Je n'ai qu'un simple renseignement, touchant ces pièces, à demander à M. Geoffroy. Un quart d'heure après qu'il me l'aura fourni, ces valeurs seront déposées entre les mains de M. le commissaire de police du quartier Saint-Séverin. Soyez donc bien tranquille.

Pour le coup je rougis plus fort, mais cette fois de l'hypothèse absurde qui avait un instant traversé ma cervelle. Job me regarda en secouant ironiquement la tête et nous redescendîmes l'escalier. Une demi-heure ne s'était pas écoulée qu'après être passé chez moi, où je revêti ma tenue réglementaire, nous nous présentâmes rue Laffitte, dans les bureaux de mon banquier.

— M. Geoffroy est parti ce matin pour rejoindre son dépôt, nous dit l'employé qui nous reçut. Sa classe vient en effet d'être appelée ; mais M. Lucien va vous recevoir immédiatement, messieurs.

En cours de route, Job m'avait indiqué la nature des renseignements que je devais demander ; aussi, lorsque nous fûmes en présence du fondé de pouvoirs :

— Monsieur Lucien, dis-je, comme vieux client de la maison, puis-je vous demander un renseignement confidentiel ?

— Mais comment donc, monsieur Aert ; en l'absence de M. Geoffroy, je serais trop heureux de...

— Pouvez-vous me dire si ces titres sont négociables ?

M. Lucien mit son lorgnon et examina quelques pièces.

— Sans aucun doute, dit-il, à moins que... vous permettez ?

Il releva au hasard quelques chiffres sur une petite note et sonna. Un employé parut.

— Demandez donc à la caisse si l'on a connaissance de ces valeurs, ordonna-t-il.

L'employé revint au bout d'un instant.

— Ces titres, déclara-t-il à M. Lucien, sont frappés d'opposition par le gouvernement. Ils doivent faire partie du séquestre concernant les biens possédés en France par le comte Mathias Efenz, sujet autrichien.

— Je vous remercie. Voici le renseignement demandé, messieurs, et même plus complet que je n'osais l'espérer, nous dit M. Lucien en se retournant vers nous.

(A suivre.)



ment frappé à la porte de la chambre qu'il occupait, crut devoir requérir l'assistance du commissaire de police. Lorsque les autorités pénétrèrent dans le domicile du bohémien, elles n'y trouvèrent plus qu'un cadavre. Le malheureux avait succombé à une hémorragie violente causée par la section de l'annulaire de la main gauche. Le décès remontait à quarante-huit heures. On se perd en conjectures sur l'origine d'une pareille blessure. L'enquête se poursuit.

— Job, dis-je en laissant tomber le journal, vraiment, vous êtes extravagant ! Vous savez comment je m'applique à me tenir coi lorsque, vous sentant bien en piste, je me rends compte que vous ne jugez pas l'instant propre aux confidences ; je me morfonds, je ne dors plus de la nuit, j'échaufade mille sottises, mais j'arrive, sans trop vous troubler, je l'espère, à attendre votre heure... Or, depuis quelque temps, j'ai remarqué que vous étiez enclin à taquiner, oui, c'est le mot, à taquiner plus malicieusement encore ma pauvre curiosité. Eh bien, je suis furieux ! C'est très mal de votre part. Vous savez fort bien que, depuis notre récente visite à ce camp de prisonniers...

— Monsieur, voyez-vous, interrompit Job, j'aime les surprises. C'est un petit travers, et je pense que cette chambrette doit nous en réservé une d'importance ! Et, pour vous dédommager de toutes mes « taquineries », je veux que vous ayez le plaisir de la découvrir vous-même. Commençons donc par le commencement.

Ceci dit, Job mit habit bas, retroussa ses manches, versa dans le seau une notable quantité de la bouteille d'eau de Javel et, empoignant un des balais, m'invita à suivre son exemple.

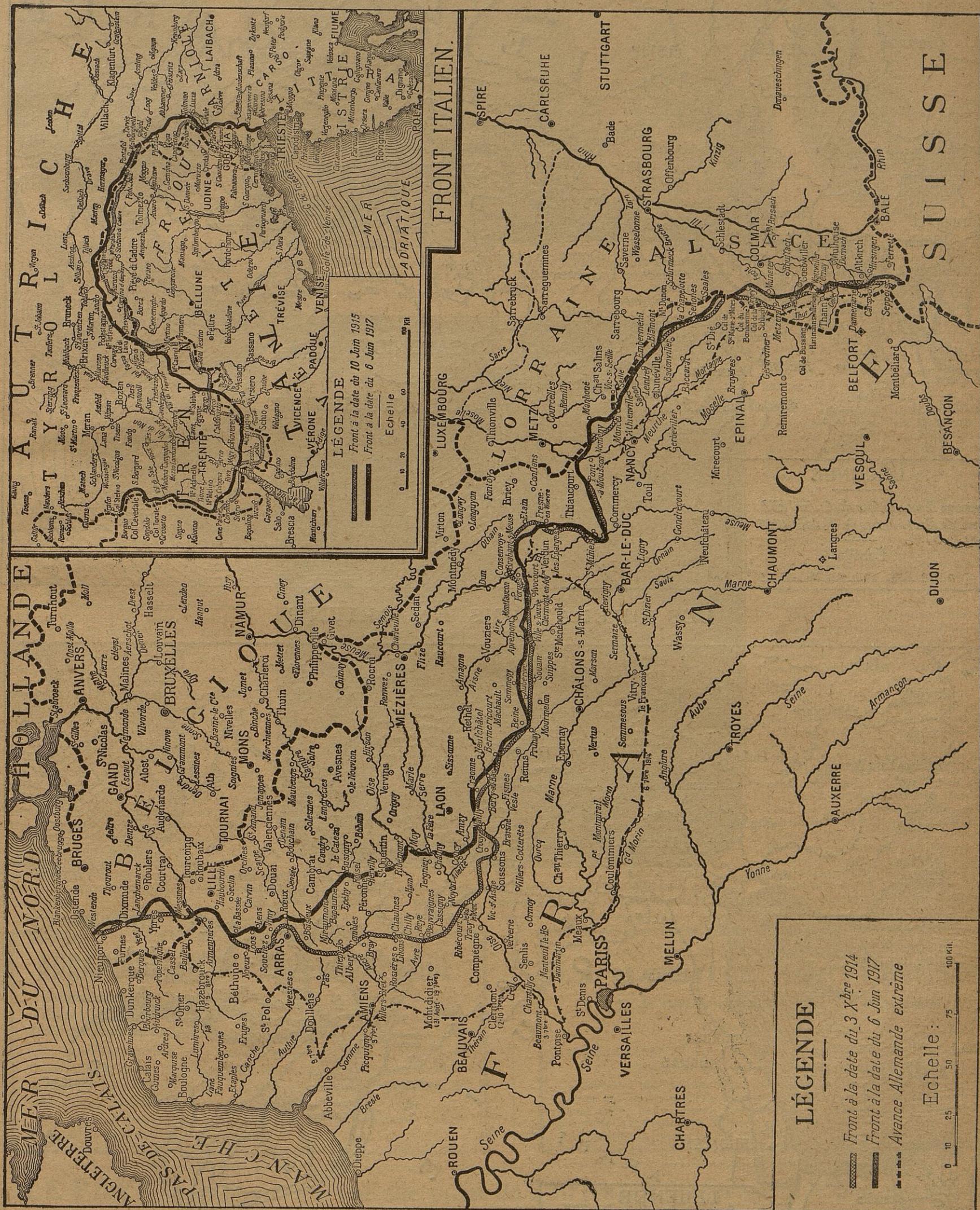
Job obéissait passivement. Durant une bonne heure nous lavâmes, frottâmes, raclâmes le plancher gras-sous de la petite chambre. Enfin Job s'arrêta et me dit simplement :

## L'AVANCE ITALIENNE SUR LE CARSO



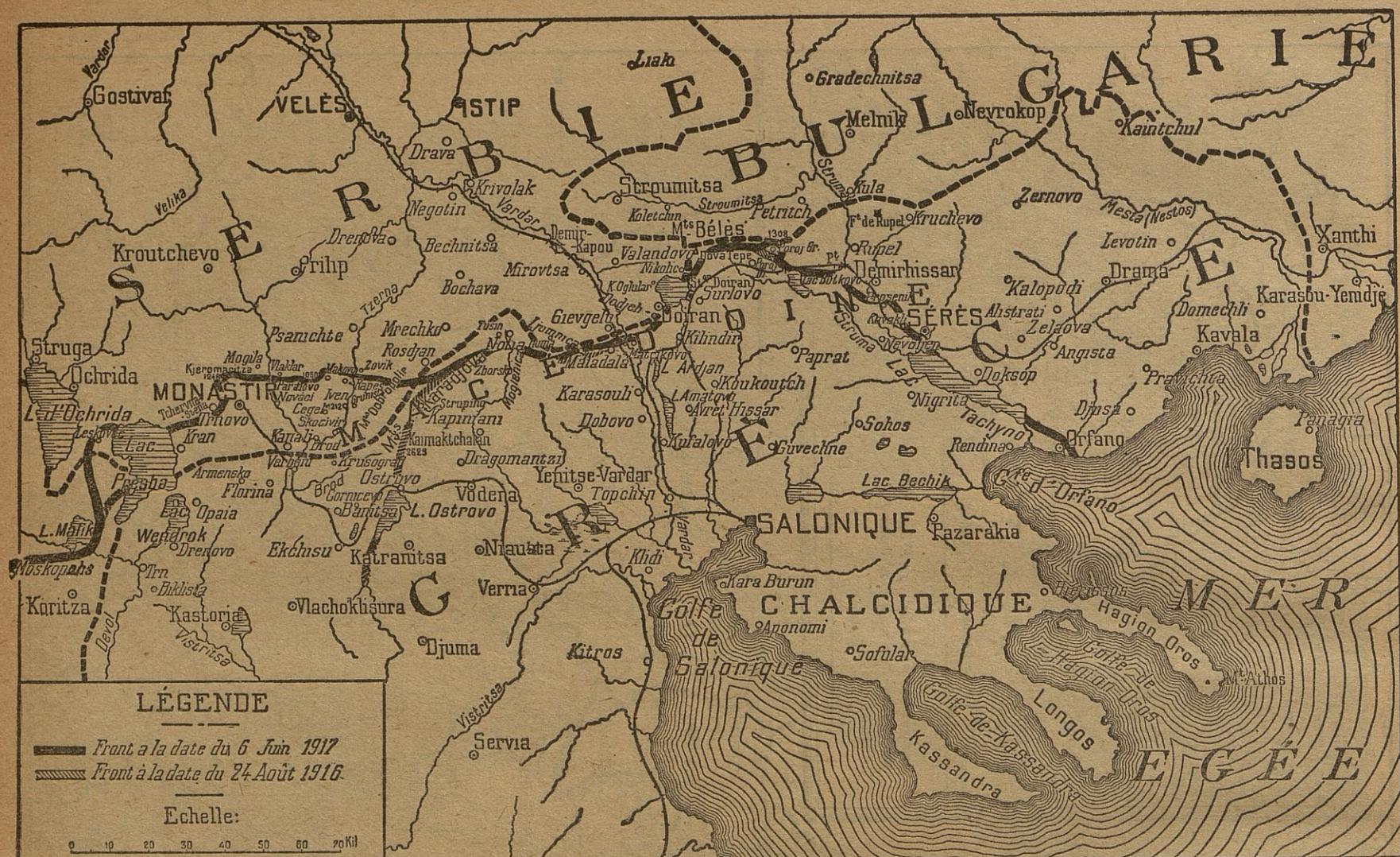
Ces photographies, prises pendant les plus récents combats, nous font assister à quelques actions brillantes sur le front italien. En haut, c'est un assaut donné par l'infanterie dans la région de Jamiano. Au-dessous, à gauche, l'aspect d'une tranchée pendant le combat, au pied de l'Hermada. A droite, des renforts se rendent sur la ligne de feu auprès de Pietra-Rossa. Dans le médaillon : une batterie mobile d'artillerie lourde. En bas, des blessés du combat de Bossetti attendent l'arrivée des voitures d'ambulance.

## LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)

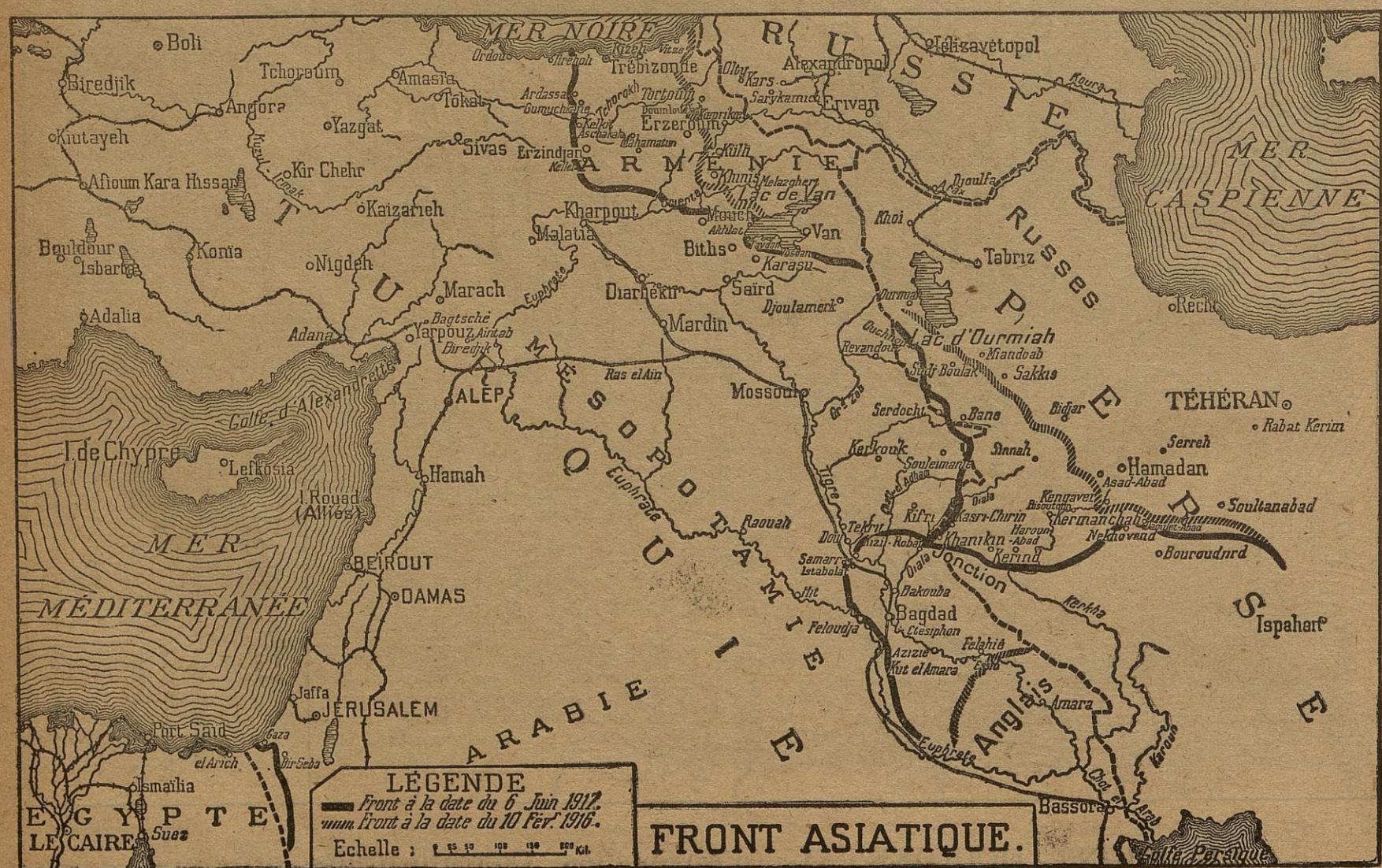


LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

## LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)

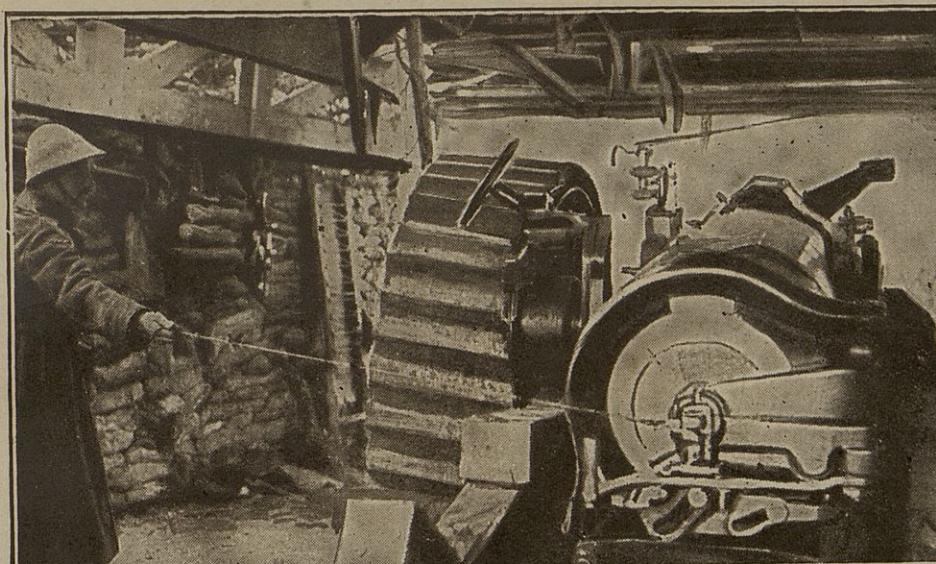


## LES OPÉRATIONS EN ORIENT

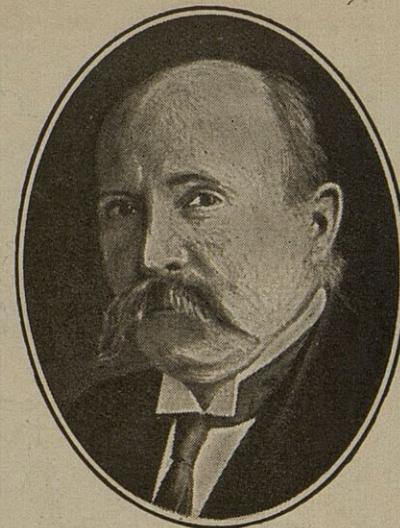




LE GÉNÉRAL TOMBEUR  
Commandant des troupes belges victorieuses en Afrique.



L'artillerie de l'armée belge a montré depuis quelque temps une grande activité. Voici une de ses pièces lourdes en action devant Dixmude.



M. NOUBENS  
Le nouvel ambassadeur de France à Petrograd.

## SUR LE FRONT ORIENTAL

**FRONTS RUSSE ET ROUMAIN.** — Il n'y a pas de reprise d'activité sur ces fronts. L'échange de quelques fusillades, de temps à autre, ne donne lieu qu'à de courts communiqués. Toutefois nos alliés paraissent décidés, en général, à se remettre sérieusement à la guerre. L'armée comprend la nécessité d'une offensive prochaine : le groupe du sud-ouest, notamment, est partisan de l'entreprise d'actions vigoureuses. Le congrès des délégués des officiers de Petrograd est dans les mêmes dispositions. Tous les régiments de cavalerie ont fait le serment de marcher à l'ennemi. Des changements récents dans le personnel du haut commandement sembleraient indiquer une évolution des idées dans le sens de la reprise des opérations. Le général Broussiloff est devenu généralissime à la place du général Alexeïeff, qui reste à la disposition du gouvernement à titre de conseiller technique. Le général Gourko prend la place de Broussiloff à la tête des armées du sud-ouest. Broussiloff, Gourko, deux soldats pour qui, en ce moment, l'éloquence du sabre est préférable à celle des orateurs d'occasion. Nul doute que sous leur impulsion l'armée tout entière ne finisse de se ressaisir et de comprendre le danger d'une plus longue inertie.

M. Albert Thomas, qui, après avoir visité le front russe, s'est rendu en Roumanie, a rapporté d'excellentes impressions de son séjour parmi les soldats du roi Ferdinand. Il a vu l'armée roumaine reconstituée, ardente à reconquérir les territoires ravis par l'ennemi, et il constate que, malgré la modestie relative de ses effectifs, elle est devenue un élément de choc important, pour une action éventuelle.



Le général Lloyd, gouverneur militaire de Londres, a visité notre front. On le voit ici, au centre de la photographie, ayant à sa gauche le général Micheler,

**MACÉDOINE.** — Nous n'avons à enregistrer sur ce front que de petits combats, et le travail habituel de l'artillerie. Dans la région de Ljumnica, l'ennemi, ayant cherché à nous prendre une tranchée, s'est fait battre, le 1<sup>er</sup> juin, et n'a pas eu plus de succès en revenant à la charge le lendemain. A Athènes, où nous sommes obligés de soutenir une guerre d'une autre nature, beaucoup plus énervante que celle qui se fait sur le front, la population commence à avoir assez de la suzeraineté de l'impérial beau-frère, qui jusqu'à présent n'a procuré au pays que des troubles, des divisions, la ruine et la famine. Quant aux alliés, leurs représentants continuent à constater que les plus belles paroles peuvent couvrir les plus mauvais procédés : ils viennent de réorganiser leurs services de contrôle sur les faits et gestes de l'administration et de l'armée, en tant qu'ils peuvent nous nuire, et de cette réorganisation on attend quelques bons résultats.

L'Italie a pris l'initiative d'une mesure qui ne manquera pas d'influer sur la situation en Orient ; d'accord avec les puissances de l'Entente, elle fait l'Albanie autonome et indépendante. Le 3 juin, le général Ferrero, commandant le corps italien d'occupation en Albanie, a fait connaître cette décision à la population par une proclamation solennelle. L'unité et l'indépendance de toute l'Albanie sont désormais établies sous l'égide du royaume d'Italie ; l'Albanie aura des institutions libres, une armée nationale, des cours de justice et des écoles dirigées par des citoyens albanais. Ainsi, cette population de vieille race ne sera plus opprimée, dépouillée, ici par l'Autrichien, là par le Turc ; elle pourra jouir librement de son sol, cultiver ses hautes qualités naturelles, suivre les voies de la civilisation. Cette décision sera appliquée dès maintenant à la partie de l'Albanie que n'occupent pas les Autrichiens.

## NOTRE PRIME

### AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffira d'envoyer au PAYS DE FRANCE, avec la photographie à agrandir, **trois bons-primes**, dont le dernier paraît dans ce numéro, à la dernière page des annonces, en y joignant en mandat-poste le montant de la commande, suivant conditions indiquées sur ce bon. Les photos défectueuses ou à transformer seront acceptées avec un léger supplément de prix, suivant les difficultés du travail à exécuter.

La première série des trois bons n° 131, 132 et 133 sera encore valable jusqu'au 15 juin 1917.

## VIENT DE PARAITRE

### L'ART & LA MANIÈRE DE FABRIQUER LA MARMITE NORVÉGIENNE

et de faire la cuisine { sans feu      sans frais } ou presque

PAR LOUIS FOREST

EN VENTE AU PAYS DE FRANCE, 2-4-6, BOULEVARD POISSONNIÈRE  
Prix : 0' 30 ; envoi franco contre 0' 35

Commandez tout de suite chez votre marchand de journaux cette brochure illustrée où, sous une forme amusante et concise à la fois, M. Louis FOREST donne toutes les indications nécessaires à la construction et à l'emploi de la **Marmite norvégienne**, à laquelle ses articles parus dans le Matin ont donné une notoriété soudaine et justifiée.

**LE PAYS** offre chaque semaine une prime de **250 francs** au document le plus intéressant.  
**DE**  
**FRANCE**

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 138 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru en bas de la page 7 et intitulé : « Les inondations tendues par les Allemands. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication

## La Guerre en Caricatures



LES JARDINS DES FORTIFS

— Elle est gentille... j'y ferais bien la cour.  
— Ben... et moi !  
— Toi... tu f'ras le jardin.



PEINTRES MILITAIRES

— Je voudrais que vous me fassiez un poilu... bien gentil, c'est pour mettre dans un cadre Louis XVI.



LE MAJOR. — Eh bien! mon ami... le pouls... toujours aussi fréquent?  
— Oh! non, m'sieur le major... nous leur faisons une de ces chasses!